

Avant-propos

Les essais qui composent ce volume ont tous été écrits en réponse à une demande occasionnelle ou aux besoins d'une circonstance imprévue, ce que je tiens à laisser paraître, même dans leur présentation d'aujourd'hui. Mais ce ne sera pas pour prétendre que des réflexions plus systématiques sur les questions qui sont ici abordées m'auraient permis d'aller plus avant dans mes réponses à celles-ci. Ma philosophie, c'est de croire que toute réflexion est occasionnelle, largement décidée par ce que l'on sait et ce que l'on est aux moments successifs où on s'y applique, et que mieux vaut le savoir, et se confier aux pensées que suscitent les situations nouvelles, qui ont souvent la capacité de surprendre, par déplacement des perspectives. Ce qui permet de bouger dans le rapport à soi, au lieu de laisser celui-ci se figer, dans des ouvrages de longue haleine, en des idées qui sont peut-être déjà des illusions devenues des dogmes. Ce risque est grand, et ce n'est peut-être pas même ma sympathie pour les propositions du hasard qui me permettra d'y échapper.

Autre remarque préliminaire. D'aucuns penseront que les occasions des essais rassemblés dans ce petit livre ayant été des hommages à rendre à des historiens, des

critiques, auxquels je suis lié par l'admiration, mais aussi l'amitié, voire l'affection, j'en ai fait plutôt un témoignage, sur des personnes, qu'un examen du problème auquel le premier de ses chapitres s'adresse, le rapport qui existe ou peut exister entre la poésie, en ce qu'elle a de plus spécifique, et l'université présente ou future.

Mais si je pensais n'avoir voulu que rendre hommage à quelques personnes, combien je regretterais de ne pas voir au sommaire de ce recueil Jean Wahl ou André Chastel, que je considère comme mes maîtres, et d'autres grands universitaires, ainsi Franz Cumont, Henri-Charles Puech, Erwin Panofsky, Jean-Pierre Vernant, combien d'autres, auxquels je dois, à des titres divers, le meilleur de ce que j'ai cru pouvoir glaner, au profit de la poésie, dans la recherche universitaire ! Ma pensée, c'est que les quelques grands esprits que je considère dans ce volume me permettent de suggérer, par leur simple fait, que ce n'est pas simplement entre certains chercheurs et certains lecteurs de ma sorte que des échanges, d'informations ou d'idées, se font au plan où a lieu cette autre recherche, la poésie. Et qu'entre l'institution qu'ils ont illustrée et la poésie en ce qu'à celle-ci de plus spécifique on peut même espérer, pour l'avenir, une alliance.

La poésie, en tout cas, se doit d'éprouver pour le travail universitaire un a priori de confiance, et lui porter grande attention, si elle veut être digne du plus sérieux de sa propre vocation, qui n'est pas de dire, ce que le poète éprouve, mais d'instituer, un lieu sur terre qui aurait sens : ce qui lui demande donc, d'abord et à tout moment, de

comprendre la grande variété des besoins humains et des situations dans lesquelles l'histoire, si rarement lucide, a fourvoyé le langage. C'est là une pensée que j'ai exposée dans le premier des essais du livre, dont l'occasion fut un doctorat honoris causa, et je n'y reviens pas maintenant.

Je ne lui ajouterai qu'une précision. La poésie, pour la dire au plus court, c'est le souci du référent dans un monde mental dont ce sont des signifiés qui découpent l'horizon et permettent d'analyser et de maîtriser les figures. Avec ces signifiés nous agissons, et c'est bien, mais par delà les représentations qu'ils nous proposent des choses et des êtres, ceux-ci n'en existent pas moins, avec une infinité d'aspects et un absolu de leur exister à chacun qu'aucune conceptualisation ne peut concevoir. Et comme cet infini et cet absolu sont aussi en chacun de nous et déterminent ainsi nos besoins, nos désirs, nos recherches, donc notre sens, il faut penser à ce dehors du conceptuel, et le mieux comprendre, autrement dit se tourner vers le référent dans le mot, faire de celui-ci son représentant dans la parole. C'est cela plus précisément le projet de la poésie; et son travail par dessous ce qu'on pourrait prendre dans les propos souvent hâtifs et désordonnés des poètes pour des jugements subjectifs et des conduites irresponsables.

Et voici donc un double niveau de la parole. D'une part les réseaux sans nombre ni finalités en tout cas conscientes des significations conceptuelles, avec leur agir, leur savoir ou même leur ressentir – celui des régions de nous qu'elles contrôlent – mais leur inaptitude fondamentale

à participer de l'en soi de ce qui est; et d'autre part ces emplois de mots – de mots et non plus d'idées – qui nous font entrevoir leurs référents: disons l'arbre dans le mot arbre, ou tout un nuage, avec ces irisations, ces diaprures, dans le mot nuage, ou, directement, un visage quand les approches analytiques peinent à faire mieux que la perception de la simple tête. Si, l'un de ces niveaux étant dit la poésie, l'autre peut être nommé la prose – la grande prose du monde, ouvrière de la pensée – la poésie sera ce qui rappelle la prose à ce dont sa recherche même la prive, et qui l'orientera, qui lui parlera de l'unité dont témoigne la moindre chose dès qu'on sait s'attacher à elle autrement que par le seul intellect. Dans la parole la poésie est la systole qui reprend le regard à sa dispersion, à sa fragmentation, le resserre, aspire le multiple dans l'unité.

Mais ne confondons pas la poésie et le poème! Poésie est le ressaisissement que je viens de dire, le frisson qui parcourt les mots, l'onde qui se propage parmi eux, y portant l'influx de son centre. Mais qui tente, dans ces remous, de faire sien cet état poétique de la parole n'en reste pas moins l'homme ou la femme que des désirs façonnent et obnubilent, à un plan où déjà l'inconscient a pris dans ses griffes beaucoup des mots de la langue. Et ce que ce poète écrira, le poème, ce sera donc déjà de la signification, c'est à nouveau de la « prose ». C'est dans l'écriture même par quoi se cherche la poésie qu'à la systole succède la diastole. Le poème n'est jamais que ce battement, un débat sans fin dans l'emploi des mots entre le référent et le signifié.

Rien là pourtant, de ma part, pour suggérer de mépriser les poèmes. Systole et diastole, ce battement du cœur, c'est la cause même de la vie et peut-être le lieu de ses émotions les plus vraies. Et j'ai une remarque tout autre à faire dans ces réflexions sous le signe de poésie et savoir.

Cette remarque, c'est que c'est au plan même qu'ouvre à la lecture des œuvres l'idée de ce battement que peut se comprendre le mieux le rapport de la poésie et de l'université. À ce plan que se laissent voir les ressources de ce rapport, l'échange dialectique qu'il pourrait être et le bien qui alors en résulterait pour le poète autant que le professeur.

Le premier moment, la systole, est celui de l'impatience. Il n'y a de pensée du plein de la présence du monde, à la fois immédiateté et unité, que dans la transgression de toutes les représentations en place, et c'est là obligation de rejet de toutes les justifications qu'on pourrait avancer de ces dernières. Comme le fit le premier Rimbaud, celui de la lettre à Paul Demeny, on met tout en question, y compris ce que le moi de surface, conceptuel, tente d'opposer aux intuitions du Je profond dans la personne même qu'on cherche à être. Rien ne doit trouver grâce aux yeux de cette impatience originelle, de cet exercice du négatif. Il serait désastreux pourtant d'imaginer ceux-ci actions tapageuses, voyantes. En dépit de l'exemple de Rimbaud – mais, en fait même, chez lui, dont les déceptions successives montrent bien les dangers de la véhémence naïve – la violence dans l'impatience poétique, sa visibilité dramatiquement vécue et affichée, ce n'est souvent que le signe

de sa contamination par le narcissisme, la complaisance, du théâtre plus qu'une vraie recherche, et de l'idéologique à nouveau, nullement de la poésie. Non, la vraie impatience est peu visible, travaillant dans les profondeurs. Souvent elle porte, dans l'écriture, sur de simples emplois de mots, des jugements et des émotions de peu d'apparence, non sur de vastes idées. Il n'en reste pas moins qu'en son moment, qui reprend sans cesse, elle a droit et devoir de se refuser à même les objurgations les plus respectables de ceux qui font profession de vérité. Droit et devoir, à condition, bien sûr, d'avoir déjà mis en question avec la même sévérité le poète qui juge ainsi.

Mais attention ! Cette modestie de l'impatience sérieuse, c'est donc le besoin de radicalement distinguer le geste critique de l'auto-illusionnement, c'est l'exercice d'une rigueur. Et ainsi ne peut-elle que se porter, en son irresponsabilité qui a tâche pourtant d'être lucide, au devant, ses alliées possibles, de toutes les autres formes d'activité rigoureuse : autrement dit de travaux qui se font dans l'espace du conceptuel.

Et considérons maintenant le second mouvement de l'acte de poésie, celui que j'ai appelé la diastole, envahissement de quelques grands mots où se profilait l'immédiat par des rêves de possession, soit directe soit sublimée, sur la frontière indécise entre inconscient et inconscience. C'est évidemment sur ce qui prend forme ainsi au plus intime de l'écriture que doit porter la sainte impatience, c'est là que doit avoir lieu ce retour sur soi du poète que je disais la condition nécessaire de son droit à la critique

d'autres que lui, c'est là d'abord si ce n'est surtout qu'il doit faire preuve de rigueur.

Et voici donc qu'en ce second moment – cette intuition qui devient poème, cette fatalité du travail qui pour rester transgression réelle exige l'autocritique – apparaît la raison, même la nécessité, pour la poésie de se chercher des alliances chez ceux qui avec autant d'honnêteté que possible cherchent à comprendre le fait humain sur tous les plans où celui-ci se présente. Le second moment de l'écriture – ce tri dans les mots de ce qui est vraie recherche de la présence et non ces simulacres qu'en offre, simples images, les rêveries du désir – a tout à gagner à l'écoute, serait-elle précautionneuse, de ce que découvrent, de leurs côtés, le philosophe qui analyse les structures de la subjectivité, l'historien qui montre le devenir de celle-ci à travers l'histoire, le psychologue aussi, le psychanalyste. Si dans son premier mouvement la poésie se sépare, dans son second elle revient vers les autres activités de l'esprit, et c'est alors, c'est-à-dire, en fait, constamment, qu'elle pourra reconnaître l'apport que va être pour son travail le plus nécessaire leur incessante recherche. Laquelle a lieu, essentiellement, dans l'espace universitaire.

Oui, c'est ainsi que la poésie – la poésie de fait, celle qui a à survivre aux échecs de son ambition – et l'université se retrouvent, c'est à ce plan qu'apparaît le mieux la nature de leur échange et surtout sa nécessité. Manquer le premier moment, c'est évidemment ruineux pour le projet de la poésie. Ne pas se révolter, s'indigner, ne pas dénoncer les préjugés, moraux ou philosophiques, cette

carence de l'intellect et du cœur, l'un solidaire de l'autre, c'est le berceau des académismes de toutes sortes, vite mensonges. Mais l'inaptitude à assumer lucidement et résolument les exigences critiques qu'il faut opposer aux errements et aux complaisances de la première écriture, c'est également désastreux, c'est ce qui, peuplant les avant-gardes de dogmes, a voué au naufrage des intuitions aussi fortes et bien fondées que les premiers élans de Dada, même du surréalisme. Il faut une collaboration entre l'intuition poétique et la réflexion. Chacune des deux aidant l'autre à se vouer davantage à sa sorte de rigueur.

Université, poésie, même combat? Je voudrais pouvoir le croire. Mais cette grande question peut, au moins, être posée, aujourd'hui: alors qu'il y a seulement quelque soixante ans, quand pour ma part je venais au surréalisme mais sans cesser pour autant de trouver du prix à beaucoup d'études du point de vue de la poésie, je la savais à peu près irrecevable parmi ceux qui se réclamaient de l'héritage d'André Breton. D'études, ils n'acceptaient que celles que leur suggéraient de faire de leurs doctrines fumeuses divers groupes ésotéristes. Alors que ceux-ci n'ont jamais été que des flatteurs, intéressés à séduire la poésie à leurs fins. Désireux de l'empêcher de comprendre que ce qui ouvre le mieux à une pratique du monde comme unité et de la vie comme finitude, c'est la raison qui dissipe les fantasmes qui en obstruent le chemin.

Même combat? Oui, mais n'oublions pas que ces supposés adversaires faits pour être proches alliés sont l'un et l'autre en butte à un même et grave péril.

Aux temps où Hölderlin fréquentait Tübingen et Wordsworth Cambridge, les réseaux de concepts qui tissent entre conscience et réalité leurs représentations du monde, simples images, étaient assez lacunaires, si ce n'est pas chimériques, pour que les événements et les choses aient encore, à travers eux, de la visibilité en surcroît, si je puis dire. C'est frappant quand on regarde les planches de la Grande Encyclopédie, aux instruments de bois et de fer. La discontinuité entre, d'une part, les descriptions et les analyses qui les accompagnent, nullement à la veille de cesser de faire la loi, et d'autre part l'apparaître concret des choses, est bien perceptible encore, et peut retenir l'attention d'un esprit attentif aux profondeurs de ce qu'alors il eût nommé la nature, une grande nature ressentie bruisante, respirante. Mais la science, avec Pasteur ou Darwin, et de grands physiciens, de grands cosmologues, a bientôt commencé d'étendre et de préciser ses prises sur le donné empirique, le commerce a colonisé sur des plans toujours plus nombreux les perceptions et les faims de l'être parlant, et cette double évolution du savoir et des modes d'être prive de plus en plus la conscience contemporaine de l'expérience de l'immédiat et des dimensions d'existence qui ne s'ouvrent que pour ceux qui en ont mémoire, en particulier l'intuition de la finitude.

Une image du monde de plus en plus réifiée, qui ne laisse au vœu de liberté qui peut être l'honneur de la pensée conceptuelle que des ouvertures insuffisantes, sur ce dehors, avec des voies qui vont être semées de pièges. Et c'est là un péril immense pour l'intuition poétique, cette

intelligence de l'immédiat qui a tout de même besoin d'en apercevoir des lambeaux, des traces, mais c'en est un pour les recherches philosophiques, historiques, philologiques, dont beaucoup des objets naturels sont soustraits à leur attention, cependant que leurs méthodes subissent des tentations de formalisation à outrance qui risquent d'en affaiblir ou dénaturer la visée. La réification grandissante, d'ailleurs contradictoire, désordonnée, par endroits brutale, toujours aveugle à des besoins pourtant fondamentaux et irrépressibles, vouée donc à la catastrophe, c'est un ciel de plomb qui pèse à la fois sur la poésie et sur le projet de connaissance vraie et sérieuse, autrement dit sur les travaux universitaires.

L'alliance que ces essais que je rassemble demandent, de façon plus ou moins explicitée, est-elle seulement quelque chose de désirable? Non, c'est une nécessité, peut-être le seul recours qui nous reste pour résister aux phases ultimes de la réduction de l'humain à seulement quelques aspects atrophiés de son possible être au monde.